

Sauvageau Sauvageau d'après l'oeuvre d'Yves Sauvageau;
adaptation et mise en scène de Christian Lapointe

Hervé Guay

Number 255, Winter 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/81108ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Guay, H. (2016). Review of [*Sauvageau Sauvageau* d'après l'oeuvre d'Yves Sauvageau; adaptation et mise en scène de Christian Lapointe]. *Spirale*, (255), 78–81.

Sauvageau et le répertoire québécois

Par Hervé Guay

SAUVAGEAU SAUVAGEAU

d'après l'œuvre d'Yves Sauvageau,
adaptation et mise en scène
de Christian Lapointe *

En voie de constitution, le répertoire du théâtre québécois est sujet à débat depuis des lustres. Au même moment, le théâtre postdramatique fait des progrès au détriment d'une dramaturgie plus écrite, voire littéraire, et l'on voit se multiplier les reprises de spectacles (*La trilogie des dragons*, *Les aiguilles et l'opium*) ou de textes (*Vinci*) de Robert Lepage clairement associés au mouvement de l'écriture scénique. Plus surprenant encore, un exemple de théâtre performatif (*En français comme en anglais, it's easy to criticize* de Jacob Wren) a fait l'objet d'une reprise remarquée en 2008 par les étudiants de l'École nationale de théâtre du Canada. Or, quel sort doit-on réserver à un certain nombre d'auteurs hors-norme, aux genres mineurs, aux pièces isolées, aux écritures scéniques, autobiographiques, en grande partie improvisées, voire uniquement destinées à la scène au présent, dans ce qu'il est convenu d'appeler le répertoire ? La réponse paraît plus embrouillée aujourd'hui qu'autrefois.



Photo : Valérie Remise

Sauvageau Sauvageau permet de discuter des enjeux que pose de nos jours à la société québécoise la mise en valeur de son patrimoine dramatique et de sa tradition spectaculaire. Le plus récent spectacle de Christian Lapointe ne correspond pas du tout à une nouvelle mise en scène de *Wouf Wouf*, la pièce la plus connue d'Yves Hébert dit Sauvageau. Il s'agit plutôt d'un collage d'extraits de textes de cet auteur qui ont été redistribués à un Sauvageau jeune et à un Sauvageau vieux.

Pour qui relire ?

Il est significatif à cet égard que l'initiative de sortir le théâtre de Sauvageau du purgatoire où il dormait soit venue du Centre des auteurs dramatiques. L'événement « Théâtre à relire » – et non pas à rejouer, faut-il le noter – revient sur les ouvrages d'un auteur disparu et il a été organisé en collaboration avec Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Le patronage du centre donne à penser, comme l'a indiqué déjà l'auteur Olivier Kemeid dans sa réflexion sur la littérature et le théâtre québécois, que c'est aux auteurs, par le biais des filiations littéraires ou théâtrales qu'ils établissent avec certains prédécesseurs, qu'il revient de déterminer le patrimoine théâtral à valoriser ou à dévaloriser. Ce compagnonnage revient à justifier à rebours les orientations esthétiques qu'un artiste privilégie aujourd'hui et à se doter d'ancêtres plus ou moins prestigieux. Le problème avec cette stratégie, c'est qu'elle ne fonctionne pas toujours et que l'œuvre de l'un peut aussi être préjudiciable à l'autre. S'agissant de Christian Lapointe et d'Yves Sauvageau, on peut se demander quels atomes crochus les lient vraiment : la réponse de Lapointe au terme de son spectacle serait le « *texte à hurler* » vers lequel ils tendraient tous les deux, ce qui les situeraient l'un et l'autre dans le sillage d'Antonin Artaud.

La position inverse revient à laisser au lecteur le soin de déterminer les livres qu'il a envie de relire. Dans le

cas qui nous occupe, il appartiendrait évidemment au spectateur d'arrêter les pièces qu'il veut revoir. Robert Melançon, qui soutient cette position dans *Qu'est-ce qu'un classique québécois ?*, cite à l'appui Sainte-Beuve selon qui « *un vrai classique* » s'adresse à tous. Melançon ajoute de plus la nécessité pour ces œuvres d'être universelles et de ne pas être recouvertes « *sous le mugissement du texte national* ». S'il faut reconnaître d'emblée que Melançon ne traite pas expressément du théâtre dans son essai, qu'il est étranger à la notion de dramaturgie nationale et qu'il fixe à cent ans le recul nécessaire pour isoler les œuvres qui restent des autres, il n'en demeure pas moins que laisser au « public » le soin de choisir ses classiques pose autant de problèmes au théâtre qu'en littérature. Le choix des œuvres devrait-il alors être adapté à la grandeur des salles ? Qui oserait programmer des auteurs difficiles dans ce contexte ? Les œuvres les plus réalistes ou celles dont la fantaisie est accessible ne seraient-elles pas privilégiées ? Une telle perspective confisquerait sans doute l'avenir de *Wouf Wouf* comme classique québécois, comme les moyens nécessaires à la mise en scène de cette « *machinerie-revue* », genre attribué par l'auteur à sa pièce, en ont retardé la création.

Je ne suis pas sûr que la pièce de Sauvageau s'en sortirait mieux si l'on considérait une troisième possibilité qui accorderait aux instances de transmission et de légitimation comme l'université, l'école et la critique un poids déterminant dans le choix des classiques à revisiter. Ce que souhaitait voir les enseignants du secondaire a longtemps guidé le Théâtre Denise-Pelletier ou le Théâtre Longue-Vue, cette dernière troupe s'adressant avant tout au public des écoles privées. On sait le rétrécissement du répertoire que cela peut produire et son gauchissement en faveur des auteurs les plus connus. La méconnaissance du théâtre contemporain étant généralisée chez les enseignants, en irait-il autrement de la

dramaturgie québécoise ? De son côté, la critique universitaire tend à entériner pour une bonne part la première réception de l'œuvre. Daniel Chartier le confirme lorsqu'il écrit : « *Tout ne se joue pas dans les premiers moments, mais tout y est alors déterminant.* » Et ce l'est peut-être encore davantage au théâtre que pour les autres genres littéraires : si elle n'a été vue, il faut des raisons extrêmement sérieuses pour que l'on songe à offrir au public la pièce d'un auteur inconnu. La place que l'on accorde au théâtre dans le parcours scolaire, dans l'histoire littéraire et dans les manuels n'est pas non plus très favorable à la reconsidération d'œuvres comme *Wouf Wouf*, dont la compréhension est très liée à une période historique précise où, de surcroît, ça se bouscule au portillon. De plus, quelles sont les chances de l'auteur d'une seule pièce valable de passer à la postérité ? La chose est à peu près aussi difficile qu'elle l'est pour une écriture jugée démodée : pensons à ce qui est arrivé à l'essentiel du théâtre de Marcel Dubé. D'un autre côté, la tendance à corroborer et instituer la première réception pourrait expliquer en partie l'attention accordée aujourd'hui à Lepage et à ses premiers spectacles. Reste à se demander ce que Lapointe a fait pour Sauvageau et sa seule « grande pièce ».

Un dialogue des morts

Wouf Wouf demeure un cas fascinant : mise en lecture par des professionnels en 1969 et en 1974 et montée en amateur en 1971, la pièce a marqué les esprits mais a fait l'objet d'une seule production professionnelle – en 1992. Et encore, elle a été adaptée par Jean-Frédéric Messier, alors jeune metteur en scène. Le suicide de Sauvageau paraît avoir éclipsé le texte, comme c'est souvent le cas devant des gestes si tragiques : l'œuvre de la Britannique Sarah Kane a failli subir le même sort. Il est d'ailleurs symptomatique que Lapointe ait choisi de faire une pièce sur Sauvageau, avec ses mots, dont beaucoup sont tirés

de *Wouf Wouf*, plutôt que de monter la pièce. Pour porter le dramaturge à la scène, Lapointe a en effet usé d'une stratégie similaire à celle de Kane qui avait laissé dans son théâtre des traces de son envie de mourir. Il fait ainsi entrevoir toute l'œuvre par le prisme du mal-être et du suicide de son auteur. Il crée même un double de celui-ci et une toute nouvelle situation dramatique – ce que Jean-Pierre Sarrazac appelle un « *dialogue des morts* » – au lieu de reprendre l'empêchement de pisser, de manger et de boire, tout aussi poétique et existentiel, qui frappe Daniel, le héros de *Wouf Wouf*. En se donnant le rôle du rhapsode des écrits de Sauvageau, il écrit sans doute davantage *Son Sauvageau* qu'il ne fait entendre l'écriture de cet auteur, même si d'aucuns reconnaîtront inmanquablement certaines formules inoubliables (« *La vie, c'est un gros bloc de glace, puis moi, j'ai pas de gants* »).

Or, le portrait de Lapointe est à comprendre comme part d'un diptyque qu'il formerait avec *Oxygène* d'Ivan Viripaev ; deux grandes messes, le premier spectacle célébrant la vie à grands coups de citations bibliques et de récits cauchemardesques et le second commémorant la mort à renfort de refus du monde et de ses aspérités. En ce sens, *Sauvageau Sauvageau* se révèle bel et bien une messe des morts, le mort étant doublé en Sauvageau déjà-mort et en Sauvageau au-seuil-de-la-mort, avec tous les sursauts et le caractère obsessionnel et univoque que cela suppose. D'où les « *soliloques voués à la rétrospection, à la remémoration et la reviviscence* », dont Sarrazac signale la présence dans le théâtre contemporain, auxquels se livrent ces figures oniriques. Cette « adaptation » s'avère ainsi en rupture complète avec le tourbillon de vie qui émanait et émane toujours de *Wouf Wouf*, où un jeune homme est déchiré par toutes les possibilités

que lui offre un monde qu'il ne sait pas par quel côté prendre. Les voix intérieures du héros sont ramenées ici à deux entités, alors que dans cette fresque, elles fourmillaient au sein d'une polyphonie délirante.

Le destin tragique d'un oiseau rare

Je ne dis pas que cette production du Théâtre d'Aujourd'hui ne recèle pas une certaine beauté. Elle capture par une scénographie très juste, une grande boîte qui s'ouvre pour composer un écran translucide en forme de livre, ce qui sépare le jeune homme (Gabriel Szabo) du double plus âgé (Paul Savoie) que lui a créé Lapointe. À quoi s'ajoute l'image du destin tracé d'avance qu'évoque un piano mécanique qui joue tout seul la musique composée, pour l'occasion, par David Giguère. De plus, la distance modulée (sur les plans horizontal et vertical, de part et d'autre de l'écran) qui isole les deux Yves, l'énergie différente

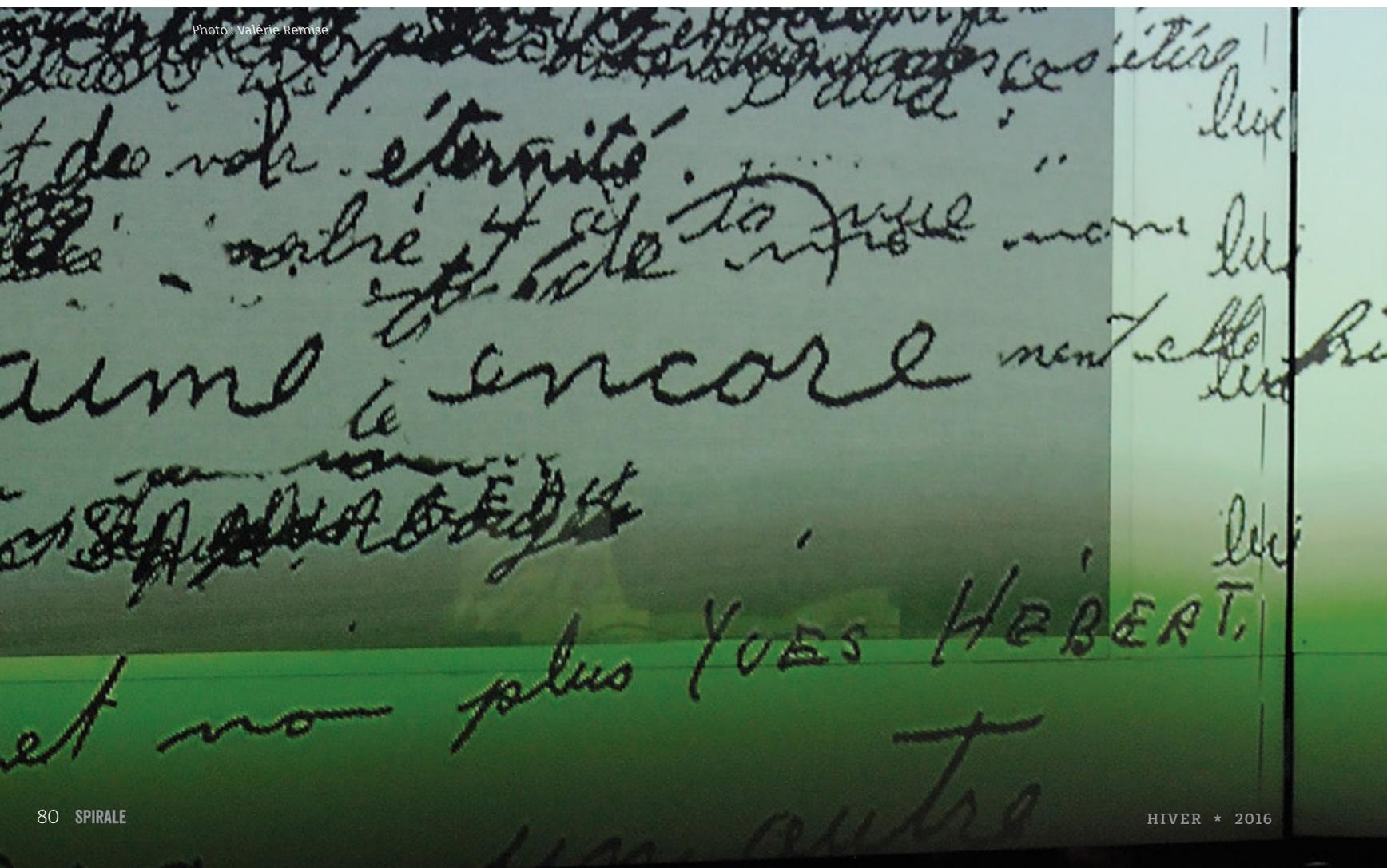


Photo: Valérie Remise

qui les caractérise et les gestes communs qui parfois les lient, rythment une partie de la cérémonie alors qu'elle retombe inévitablement à d'autres moments, puisqu'aucune évolution n'est possible et qu'une mort annoncée, suivant pas à pas les étapes du désespoir, ne peut guère ménager une véritable rupture de ton. Bien entendu, la fougue du héros intense et tourmenté qui échoit à Gabriel Szabo est plus facile à incarner que le double raisonneur (avec lequel Paul Savoie se débat tant bien que mal) qui doit l'amener à réfléchir sur un destin, marqué par la prédestination s'il faut suivre Lapointe dans son interprétation du suicide de l'auteur. Or le jeu de Szabo ne manque ni de fougue ni de romantisme ténébreux et l'acteur fait de Sauvageau un révolté de première grandeur. Il a toutefois peu en commun avec Daniel, le « *jeune homme faible, avant trente ans* », ballotté d'un être à l'autre, au centre de *Wouf Wouf*. C'est encore

plus vrai du vieux Sauvageau, qui a l'air tout droit sorti d'un drame symboliste et dont les contours, comme il se doit, demeurent flous. L'influence du symbolisme, marquante chez Lapointe, explique sans doute que soit évacué de l'équation presque tout l'humour qui faisait le charme de certains écrits de Sauvageau. On en retrouve heureusement des bribes dans l'« *ode aux cosmétiques* » qui teinte d'un jet de taches vives un spectacle sombre.

Les mots de Sauvageau ont beau avoir résonné sur le plateau du Théâtre d'Aujourd'hui, leur ordonnancement, loin de faire entendre sa voix si singulière, insiste sur la dimension biographique de ses écrits. Lapointe semble s'y demander si un refus aussi radical du monde pouvait déboucher sur autre chose que la mort. On pourrait lui rétorquer que la Terre serait passablement dépeuplée – et dévastée

– si tous ceux et celles qui sont insatisfaits de l'état du monde s'enlevaient la vie. Au-delà de cette question, je reconnais la valeur de l'entreprise mémorielle de Lapointe et de sa résurrection de Sauvageau à qui il ne fait pas répéter pour rien : « *Le temps m'a manqué.* » Mais rend-on bien justice à un auteur dramatique quand on ne fait plus confiance à l'efficacité scénique de ses pièces ? Est-il victime ici de ce qu'Antoine Compagnon qualifiait de « *fétichisation de l'auteur* » ? Ce monument scénique à Sauvageau signale du même coup l'obstacle principal empêchant son théâtre d'accéder au répertoire québécois. Or ce dilemme tragique ne peut être formulé qu'abruptement : jouer ses pièces doit susciter plus d'intérêt que le fait qu'il s'est donné la mort. ■

* SAUVAGEAU SAUVAGEAU. D'après l'œuvre d'Yves Sauvageau, adaptation et mise en scène de Christian Lapointe, au Théâtre d'Aujourd'hui du 22 septembre au 10 octobre 2015.

